

Pour votre information, en dernière page du livre :

Achévé d'imprimé sur les presses de
REPRO RAPIDE
En mai 1979

Dépôt légal 2^{ème} trimestre 1979



LE
DEFI
D'UN SOURIRE
OU LA
VIE MILITANTE DE
CLAUDE BELMAS

BATIMENT, SO-CO-LOU-BAT, SOCOREM, SOGETRAM, SONIB, SOPCZ, SPECIALISTES REUNIS, TELEPHONIE DIJONNAISE, TRANSPORTEURS LYONNAIS, TRAVAUX PUBLICS DE L'ESSONNE, UNIGRAPHIC, UNION DES FORGERONS, UNION DU LIVRE DE FRANCE, UNION DES PEINTRES DE TOULOUSE, UPB-MONTREUIL, UNIONS REGIONALE DES SCOP (BOURGOGNE, PARIS, PROVINCE, SUD-EST), UNION TRAVAUX, VOA, VTN.

LE DEFI D'UN SOURIRE

OU

LA VIE MILITANTE DE

CLAUDE BELMAS

LISTE DES SOUSCRIPTEURS A LA PLAQUETTE SUR CLAUDE BELMAS

A. ANTONI, R. BALLOSSIER, M. BARBU, J. BEHAGUE, L. BENIERE, M. BETINAS, M. BONNARDEL, C. BORDIER, H. BOREAU, P. BOREL, P. BREGEON, L. BRETTE, B. CACERES, D. CARRIERE, J. CHABOT, E. CHAPELIER, J. CHAPELLIER, H. CHIRON, P. COURTOUX, J. DAVIN, M. DEFRESNE, A. DELEGLISE, G. DENIZOU, H. DESROCHE, L. DUNET, A. FAINE, G. FAUCHER, G. FRIEDMAN, M. GAUTHIER, abbé GLASBERG, J. GREY, P. GUIARD-SHMID, M. GUILLAUME, M. HAMELET, J. HEINEMAN, R. HUEL, A. KERSPERN, J-J. LACOMBE, P. LACOUR, M. LAFONT, F. LATOULIE, M. LAUNAY, G. LAURENT, M. LAVE, D. MAGNETTI, J. MALOBERTI, M, MASSET, M. MASSON, A. MEISTER, F. MERCIER, M. MERMOZ, N. MOREL, J. MORISSET, J. NEVE, L. PAROLINI, J-P. PELEGE, Y. REGIS, F. REHORE, J. RENARD, J. ROSSO, G. ROUSSEY, C. RUSSO, M. SCIOLLA, A. SOUCHE, M. SOULNIER, V. STANESCO, C. VIENNEY, M. YAN.

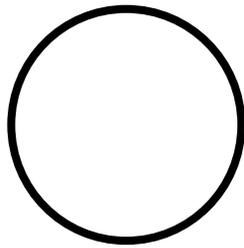
SOCIETES

ACOME, ACTUA-SCOP, ADAMAS, AMIS DE PANAIT ISTRATI, AOIP, ASCIA, ATELIER D'ARCHITECTURE de DIJON, ATTS, AUDACIEUSE, AUX NETTOYEURS ENCAUSTIQUEURS REUNIS, AVENIR ELECTRIQUE, BEPS, BUREAU ETUDES COOPERATIVES, CADRECLA IRE, CARRIERES DE COMBLANCHIEN, CENTRALOR, CENTRE IMPRIMERIE L'AVENIR, CHEQUE DE JEUNER, CMA, CMCY, CMD, CMEG, CNE, COBER, COLLEGE COOPERATIF, COMEBO, COMEHOR, COMPAGNONS ARTISANS, COOP CHEVILLON, COOP ELECTRICITE, COOP OFFSET PHOTOGRAVURE, COOP OUVRIERE DU QUERCY, COOP OUVRIERE DE TRAVAUX PUBLICS, COTRACOOP, COURRIER PICARD, COUVREURS REUNIS, EMANCI-PATRICE - PARIS, ENTRAIDE COMMUNAUTAIRE, ENTREPRISE PARISIENNE DE MACONNERIE, FEDERATION NATIONALE DES SCOOP DU LIVRE, FRANCE MENUISERIE, FRATERNELLE-LISIEUX, GANTERIE COOPERATIVE, GRAPHICOOP, GRAPHI-UNION, GREDAI, HELIOS PAYSAGE, IMCARVAU, IMPRIMERIE COOPERATIVE DE L'AGENAIS, IMPRIMERIE NOUVELLE DE LYON, IMPRIMERIE PAPETERIE DU LABOURD, JARDINIERS DE PARIS, LAMANEURS DE BREST, LAMANEURS DE ROUEN, LITHOGRAPHIE PARISIENNE, LOIRE-AGENCEMENT, MENUISERIE PERIGOURDINE, OUVRIERS REUNIS DU BATIMENT, PANTASCOOP, PAPIERS ET SACS, PERSEVERANTE-PARIS, PHOTOCOOP, LE PIGEONNIER, PSB, PUISATIER REUNIS, ROUTE OUVRIERE ATURINE, SADAG, les administrateurs de SATEM, SCOP MELIN, SCOP DES NETTOYEURS D'AIX, SOCIETE GENERALE D'ENTREPRISE DU

pouvait faire front. Ce fut le cas à BOIMONDAU et ensuite; à la Cité Horlogère. A tour de rôle, dans l'équipe de direction, il arrivait que quelqu'un faiblisse, mais l'ensemble tenait bon et le moral du défaillant remontait alors au zénith.

Sans cette direction d'équipe, autour d'un leader, une communauté aura bien du mal à s'en sortir. Témoin le suicide de la communauté BOIMONDAU en 1972.

La fin d'E.T.M, fut pour BELMAS l'effondrement de bien des illusions. Il se prenait à douter de la démocratie industrielle et de l'autogestion.



Le 17 décembre 1976, Claude Belmas décède après une longue maladie à l'âge de 54 ans. Homme de verbe, il a peu écrit, mais il a laissé parmi ses amis le souvenir d'un homme fraternel, généreux et enthousiasme.

Deux ans plus tard, ses nombreux amis ont souhaité rendre hommage à sa vie de militant actif commencée dans la résistance en 1942 en Drôme et en Ardèche.

J'ai réalisé un extrait de cet ouvrage de 130 pages, publié en mai 1979. j'ai retenu trois chapitres qui concernent ses actions dans les Communautés de Travail : Boimondau, Entente Communautaire et la Communauté ETM.

Dans le chapitre III sur la résistance, il est décrit le bref contact de Claude avec la Communauté Marcel Barbu : « la quête d'armes l'amène à rencontrer Marcel Mermoz sur le plateau de Mourras en 1943 ».

Le sommaire est complet, ce qui montre le travail de recherche qui a été nécessaire à la rédaction.

Aucun des articles dans cet ouvrage n'est signé, de part le ton et la présentation, que j'ai essayé de respecter, il a été rédigé par plusieurs mains. J'ai gardé, en dernières pages, la liste des souscripteurs dont sont issus, je pense, les rédacteurs.

Je remercie vivement Claudine Belmas - Grégoire de m'avoir autorisé de vous faire partager ce témoignage.

Michel Chaudy
Septembre 2010¹

¹ Claudine Belmas a mis en ligne l'intégralité de l'ouvrage : <http://www.thebookedition.com/le-defi-d-un-sourire-la-vie-militante-collectif-p-105196.html>

métallique. Les commandes insuffisantes, le prix de revient trop élevé des produits par rapport à la concurrence, entraînent des résultats désastreux. De plus, il fallait faire face aux amortissements des emprunts, qui se répercutaient désormais sur un chiffre d'affaires trop bas.

Malgré l'appui des Communautés de l'ENTENTE et en dépit d'un prêt de la Caisse Centrale de Crédit Coopératif, le Conseil d'Administration d'E.T.M, et l'assemblée générale qui suivit, conclurent au dépôt de bilan. BELMAS fut nommé liquidateur. Pendant toute cette période de difficultés, tous ceux qui sont allés à E.T.M. et ont rencontré BELMAS, peuvent témoigner qu'il s'est bien battu.

Denise DUPAS, chef comptable d'E.T.M. nous a écrit : " Mon propos aujourd'hui est de porter témoignage de l'action efficace de Claude BELMAS en faveur de la Communauté de Travail E.T.M. durant les dernières années de vie de cette entreprise, en dehors de toute prise de position personnelle et de mon rôle au cours des événements".

En effet, BELMAS ne pouvait faire de miracle dans la difficile conjoncture interne et externe où il devait se débattre. Au milieu des pires difficultés (commandes en baisse, échéances), il dut affronter une grève des O.S., impulsée de l'extérieur. Bien sûr, ce meneur d'hommes qu'était BELMAS put démontrer aux grévistes que cette grève était une grève contre eux-mêmes, qui compromettait l'existence de leur outil de travail.

Mais que de temps perdu pour faire face aux causes mêmes de ces crises : la concurrence, le manque de commandes, de débouchés, et le long travail d'organisation pour abaisser les prix de revient et redevenir compétitifs.

BELMAS n'était ni ingénieur, ni technicien, ni un agent commercial roué. Après le départ des techniciens, il dut s'occuper seul de toute l'économie de l'entreprise.

Une entreprise communautaire se doit de pratiquer une gestion collective, mais cette gestion n'est valable que s'il y a des responsables compétents à la tête des différents services (commercial, social, industriel, financier). Hélas, BELMAS n'eut pas le temps de constituer cette équipe. Les responsables des secteurs, désignés hâtivement (surtout dans le secteur industriel) n'étaient pas à la hauteur des immenses difficultés rencontrées. Dans les communautés, en temps de crise, tout repose sur le chef responsable et BELMAS, en dépit des qualités exceptionnelles que tout le monde lui reconnaît, ne put venir à bout des difficultés.

Dans le passé, d'autres communautés avaient traversé d'aussi difficiles épreuves. Elles les avaient surmontées parce qu'une, équipe de direction, autour d'un leader,

l'histoire de la création de cette communauté par la réunion de deux autres qui est posée. Quoi qu'il en soit, il faut dire que la communauté actuelle est ce qu'elle est et qu'à certains moments elle a une drôle d'allure ?

"Lorsque j'ai pris la direction de la communauté, il y a deux ans, j'ai voulu que, pendant une certaine période, le pouvoir soit dictatorial. Je regrette parfois de ne pas avoir été plus dur, comme je m'étais promis de l'être en venant ici. Depuis deux ans, les choses sont organisées ici de la manière suivante: le chef de communauté est assisté par trois chefs de service (commercial, financier- administratif, production). C'est d'eux qu'est formé le Conseil de direction qui assume la direction totale de la communauté. Disons tout de suite que la plupart des compagnons s'en plaignent et trouvent qu'il y a là quelque chose d'anormal. Je continue à penser que les choses ne pouvaient être autrement. Autour de ce Conseil, il y a un Conseil d'Administration, élu en janvier dernier, par les compagnons. Il est composé de onze personnes : 4 sont élues parmi les compagnons de l'atelier, deux parmi la maîtrise, une parmi les employés. A ces sept camarades, s'ajoutent le chef de communauté et les trois chefs de service qui en font partie automatiquement et qui sont désignés par le chef de communauté. Ces chefs de service ne dépendent que du chef de communauté et ne doivent de comptes qu'à lui seul. Je sais qu'il y a là quelque chose qui peut choquer certains de nos amis. Je pense cependant que cela est bon et que les chefs de service ne peuvent dépendre d'une assemblée générale devant qui le chef de communauté seul est responsable. Ce Conseil d'Administration se réunit trop rarement encore. Nous allons augmenter le nombre de ses réunions.

"L'assemblée a bien fait son travail et a élu les meilleurs. Au-delà de ce conseil il y a, bien entendu, l'Assemblée Générale des compagnons qui se réunit tous les trois ou quatre mois, à la demande, soit du chef de communauté, soit pour information, soit pour décision importante. Nous n'avons pratiquement pas d'Assemblée de Contact, pour une raison très simple : nous souffrons d'une rotation du personnel qui est effrayante et commune d'ailleurs à toutes les entreprises semblables, économiquement parlant, de la région parisienne.

"Il est évident que nous n'avons que peu de choses en commun avec ce qui a été le classique schéma communautaire, défini à BOIMONDAU il y a quelques années et plus ou moins suivi là ou ailleurs. Mais, dans des conditions impossibles, nous avons survécu et nous essayons de faire une entreprise capable de tourner harmonieusement.

Pendant un an encore, BELMAS dut manoeuvrer entre les tendances contradictoires des deux de ses collaborateurs (BARDEAUX de la COTRAM, et VILAIN de la SECS). L'activité des "Etudes et Recherches" fut abandonnée après le départ de VILAIN et des ingénieurs. Toute l'activité fut consacrée à la fabrication du mobilier

	SOMMAIRE
CHAPITRE I	ÉLÉMENTS POUR UN PORTRAIT
CHAPITRE II	LA RÉVOLTE VIENT DE LOIN UNE LONGUE ENFANCE UNE COURTE ADOLESCENCE
CHAPITRE III	LA RÉSISTANCE ET SES SUITES
CHAPITRE IV	DANS LE CREUSET COOPÉRATIF DE VALENCE - 1950-1953
CHAPITRE V	L'ENTENTE COMMUNAUTAIRE 1953-1956
CHAPITRE VI	L'EXPERIENCE GESTIONNAIRE E.T.M. 1956-1961
CHAPITRE VII	L'EXPERIENCE ALGÉRIENNE
CHAPITRE VIII	BELMAS A LA CONFÉDÉRATION DES S. C. O. P
POSTFACE	POUR UNE MEILLEURE VIE COOPERATIVE PAR CLAUDE BELMAS

Comme il fallait un meneur d'hommes, le Conseil de l'ENTENTE délègue Claude BELMAS à la direction de l'ensemble.

Là il donne toute sa mesure d'homme à la fois lucide et humain. Il procède à des réductions d'effectif, lutte contre une organisation syndicale obtuse, où il arrive que des compagnons voulaient que l'on éjecte les ouvriers à peau colorée.

Quelle situation ! Il faudra toute l'énergie de Claude, son audace, sa souplesse et sa persévérance pour débrouiller le problème. BELMAS s'exprime là-dessus dans Communauté d'août 1957.

"Partis de 224 millions, notre chiffre d'affaires atteindra 400 millions en 1957 et j'espère qu' en 1958 500 millions. Nous serons la première communauté à l'atteindre. Il y a dans ces chiffres, bien entendu, quelque chose d'extrêmement positif, comme est très positif le fait que notre situation est excellente sur le plan commercial, et cela dans les différents départements qui nous intéressent.

"Néanmoins, cette augmentation du volume des affaires traitées ne doit pas laisser penser que tout va pour le mieux dans la meilleure et la plus importante des communautés. Bien au contraire, nous connaissons une situation extrêmement sérieuse, due en partie aux pertes très lourdes enregistrées en 1955 et 1956, due enfin au fait que nous sommes soumis aux mêmes lois que les entreprises ordinaires qui, se développant, voient se créer une très dangereuse situation de trésorerie. Enfin, il ne faut pas oublier que nous avons eu à faire face à des besoins extrêmement importants en bâtiments et en locaux, car il n'y avait ici que fort peu de choses comme matériel en 1955. En tirant sur toutes les ficelles, nous avons, je crois, fait des tours de force; en faisant du neuf avec du vieux, en achetant des machines à la casse et en les transformant nous-mêmes, nous sommes parvenus à mettre au point un appareil de production qui fait notre fierté. En ce qui concerne par exemple, le mobilier métallique, nous sommes une entreprise bien équipée, qui se situe dans la quinzaine d'entreprises françaises en tête de ce secteur et elle peut lutter avec bonheur avec des entreprises plus anciennes, plus riches, plus solides.

"On peut ainsi résumer notre situation économique : commercialement, elle est bonne; sur le plan financier, extrêmement difficile et lourde; sur le plan de l'organisation de la production il y a encore une masse de choses à faire. Il faut voir d'où nous venons, tenir compte de l'inexpérience de nos cadres, qui ont dû tout apprendre sur le tas et sur quel tas !

"Sur le plan des rapports humains, il faudrait parler pendant des heures. C'est toute

central coupé en deux par de grandes toiles à bâches, à l'abri desquelles une vingtaine d'hommes et de femmes travaillent à braser et à souder des pièces métalliques. Les compagnons sont là presque en plein air, car ils produisent pendant qu'autour d'eux s'achève la construction. Les caches cols, les gilets de mouton dont ils s'enveloppent, les braseros qui semblent ridicules d'insuffisance, ne parviennent pas à les protéger du froid humide qui règne là-dedans. Certains jours, la température n'ira pas au dessus de 3 degrés. Dans les bureaux, c'est à peine mieux. Les radiateurs électriques sont impuissants à tempérer les grandes pièces de la comptabilité, du secrétariat, du bureau d'études ou de la cantine.

"Hargne, mauvaise humeur ? Même pas, et de l'atelier parviennent sans arrêt les rengaines à la mode, les vieux chants ouvriers repris en chœur et parfois de grands éclats de rire ponctuant les blagues de l'un ou de l'autre. Dans tout cela, est en train de se former ce qui, dans quelques semaines, sera la plus importante communauté de travail de la région parisienne, une forte entreprise aux activités diverses. Mais, lorsque cela aura été réalisé, il faudra tirer un grand coup de chapeau aux gars qui se seront trouvés à Massy Palaiseau dans les mois de janvier - février 1955. Ils y auront bien droit ! "

Une fois de plus, comme à BOIMONDAU en 1943 et 1944 (dans le maquis), comme aux chantiers Rochebrune à Montreuil, des hommes et des femmes ont cru au miracle. Comme Marx l'a écrit à propos de la Commune de Paris : "Ils sont montés à l'assaut du ciel".

"On était dans la boue et on chantait," ajoute Denise DUPAS. Mais si économiquement, le calcul était juste, humainement le mariage était fragile. Un peu le mariage de la carpe et du lapin. . .
D'un côté une riche communauté, possédant capitaux, terrain, usine, mais dont la majeure partie était composée de cadres, ingénieurs, dessinateurs. De l'autre, une communauté plus nombreuse, composée surtout d'O.S., avec une fibre syndicale très forte, peu de capitaux, et une autre "culture".

Séparés par le savoir et les habitudes, les ingénieurs du bureau d'études de la S.E.C.S. voient avec stupéfaction un fossé s'élargir entre eux, les "riches", les "grosses têtes", et les O.S. de la COTRAM, prolétariens à l'extrême. Les uns étudient des projets de barrages, des prototypes, et les autres, les O.S., peinent dur sur un travail de série, à la chaîne.

Malgré d'innombrables difficultés, l'affaire tient deux années. L'effectif atteint même 150 personnes, mais on ne se connaît plus. Un ingénieur de recherches, promu directeur, renonce à cette responsabilité.

CHAPITRE IV :

DANS LE CREUSET COOPERATIF DE VALENCE

1950 - 1953

éléments des deux communautés. Il y a là, autour de VILAIN, Chef de communauté et provisoirement responsable technique, son adjoint BARDEAUX, chargé de toute la partie commerciale et auquel incombe la difficile mission d'assurer l'écoulement des productions de l'ex-COTRAM, tout en se mettant au courant des problèmes commerciaux relatifs aux vannes automatiques, Denise DUPAS, qui dirige le service comptable et financier de la nouvelle affaire, et Robert VALETTE, qui est membre de la Communauté depuis trois mois, et qui a la tâche difficile de veiller à toute la vie communautaire sous ses aspects les plus divers.

"Chaque mois se réunit le Conseil Général. Il est composé (en attendant des élections qui auront lieu dans quelques mois, lorsque les gens se connaîtront mieux) des membres des deux anciens conseils. Outre la marche générale de l'affaire, le Conseil Général traite des questions de salaires et de l'admission des nouveaux compagnons.

"Perspectives :

"Des gars pleins de bonne volonté, courageux et conscients, des responsables dynamiques et compétents, une belle usine, une situation commerciale satisfaisante.... Il semble que les conditions soient réunies pour que s'élève bientôt à Massy Palaiseau une Communauté de Travail modèle. Ce que nous voulons, dit Robert VILAIN, c'est faire un BOIMONDAU parisien, une entreprise communautaire qui dépassera les 500 millions de chiffre d'affaires et groupera 100 à 150 travailleurs dans une usine-modèle. Certes, la route ne sera pas toujours facile, bien des difficultés inattendues surgiront. Mais, aussi longtemps que subsisteront cette volonté commune d'aller de l'avant, ce désir de s'expliquer, de trouver des points communs, cette conscience que le sort de chacun est étroitement lié au sort de tous, alors on pourra avoir la certitude que les objectifs fixés seront atteints."

C'est d'abord l'enthousiasme, on travaille dans des conditions impossibles. L'usine n'est pas terminée, il n'y a pas de routes de jonction entre le terrain de l'usine et la voie la plus proche.

Retenons ce qu'écrivait encore STEBA (début 1955)

:

"La route qui file à gauche à la sortie de la gare est tout à fait dépourvue des charmes qui seront sans doute les siens dans quelques semaines. Elle longe deux ou trois usines de produits plastiques et de mécanique et nous amène devant un immense bourbier sur lequel s'affairent un bulldozer et plusieurs camions dont les roues patinent dans la boue grasse. Au milieu du terrain s'élève un bâtiment industriel en voie d'achèvement. Sur la grille qui borde la route, une pancarte : SECS-COTRAM.

"Dans l'usine, entourée de matériaux divers, le visiteur a la surprise de voir le hall

"C'est là que le coup de chapeau s'impose : en dépit des conditions plus que défavorables, malgré le froid et les installations défectueuses, la production fut assurée dans sa totalité. Il faut rendre hommage aux camarades qui ne lésinèrent, ni sur leur peine, ni sur leur temps. Et si, durant quelques jours, le nombre des pièces produites diminua, ce retard fut rattrapé par le travail effectué la nuit et le samedi.

"S'organiser :

Mais ce serait une erreur de croire que de tels efforts peuvent être maintenus ou répétés indéfiniment. Le plus rapidement possible, les choses doivent se normaliser. Cela se résume dans le mot qui est sans doute le plus employé du moment dans la nouvelle communauté : Organisation.

"Aussi est-ce à Massy Palaiseau que se sont portés en premier les efforts du Service d'Organisation Industrielle de l'ENTENTE COMMUNAUTAIRE, qui vient d'être tout récemment constitué. BETINAS, directeur du service et SYLVESTRE sont à pied d'œuvre. Des instructeurs de l'Institut de Soudure viennent former des compagnons. Des cercles de formation de la maîtrise sont en cours. "L'embauche bat son plein, qu'il s'agisse de manoeuvres, de dessinateurs, ou de techniciens de la fabrication. C'est que la S.E.C.S. - C.O.T.R.A.M., entraînée par R. VILAIN, son chef de communauté, entend bien aller de l'avant, sans relâche. L'organisation se poursuit également sur le plan humain, sous la responsabilité de R. VALETTE qui fait là (mais quel apprentissage !) ses premières armes communautaires.

"Tous les vendredis a lieu l'Assemblée de contact, où sont donnés les résultats de la semaine dans les différents domaines et où chacun pose les questions qui lui semblent nécessaires. Des cours de formation communautaire sont donnés aux nouveaux embauchés : l'histoire, les buts, les caractéristiques des communautés de travail leurs sont expliqués.

"Une Commission a été élue, qui comprend trois compagnons de chacune des anciennes communautés auxquels s'ajoutent le responsable social et le secrétaire de l'ENTENTE COMMUNAUTAIRE. Elle est chargée de rédiger un projet de Règle Intérieure qui sera soumis à la discussion de tous les compagnons avant son adoption par l'assemblée générale. Il est remarquable de constater que, malgré des origines, une formation et des préoccupations personnelles très différentes, les membres de ce groupe de Travail parviennent à une vision commune des buts de la communauté et de sa définition.

"Le Conseil de direction, qui se réunit 1 heure tous les jours pour l'examen des affaires courantes, est également un des lieux où se fondent en une seule équipe les

BOIMONDAU A VALENCE

En 1942, un industriel de l'horlogerie a créé à Valence une fabrique de boîtiers de montres qui s'avère d'emblée une expérience originale. C'est, comme l'appelle son promoteur, Marcel BARBU, une "Communauté de Travail". Sa structure est très proche de la tradition coopérative : plus de patron, mais un chef de communauté, assisté d'un conseil, tous deux élus par l'assemblée générale des travailleurs, qui détient tous les pouvoirs; les bénéfices sont répartis en fonction du travail. Une réunion hebdomadaire regroupe pendant deux heures tout le personnel (90 travailleurs). Cet ensemble, organisé sous forme de démocratie industrielle, refuse en octobre 1942, de partir en Allemagne. Juridiquement responsable, Marcel BARBU est arrêté et envoyé au Camp de concentration de Fort Barreaux, de Saint Sulpice ensuite. C'est là qu'il rencontrera Marcel MERMOZ et s'emploiera à le faire sortir du camp.

La communauté veut dépasser la coopérative de production, en ce sens qu'elle se voit, non en groupement de personnes, mais en ensemble de familles. Comme tels, l'épouse et les enfants sont intégrés dans la communauté, participent à la gestion, à la discussion; l'épouse a le droit de vote et perçoit une rémunération sociale de l'entreprise communautaire.

Autre particularité : faisant également partie de la communauté, les enfants perçoivent une part des bénéfices réalisés par l'entreprise. La répartition des fruits du travail commun se fait à la valeur humaine, c'est à dire qu'en plus des critères de répartition inhérents au travail professionnel, la communauté tient compte et apprécie la valeur sociale de chacun de ses membres (culture, participation aux activités collectives, responsabilité familiale, sociale, etc..).

Dans l'esprit de son fondateur, cette structure doit se doter d'une organisation démocratique, de principes administratifs, moraux et culturels. Pour pallier l'aliénante assemblée générale (160 personnes au total), toute la communauté est répartie en groupes de 4 à 8 familles, se réunissant chaque semaine séparément, étudiant les principes, les règles communes et, bien sûr, les résultats de la gestion. Cela a permis aux timides de s'exprimer en toute liberté, avec leurs copains, et de donner un avis plus facilement que dans l'assemblée générale hebdomadaire.

La culture, l'instruction, se font sur le lieu de travail, dans des cours assumés par des professeurs extérieurs. Ils sont rémunérés, puisque pris sur le temps de travail hebdomadaire.

En outre, une ferme a été achetée dans le Vercors, sur le plateau de Mourras. Elle a

pour but de faire connaître, par roulement, le travail de la terre aux horlogers - bijoutiers de la communauté.

BELMAS COTOIE BOIMONDAU

Le 7 mars 1944, les Allemands pillent l'usine de boîtiers de montres à Valence, incendient la maison de Marcel BARBU et attaquent le maquis, qui se replie au cœur de la forêt. La ferme est brûlée et les maquisards de la communauté occupent une seconde ferme. Il y a eu trois morts ce jour-là sur le plateau.

BELMAS, alors responsable du Front National, monte sur le plateau de Mourras avec un responsable des F.T.P. pour prendre contact et essayer d'obtenir des armes. Claude est intéressé, mais sceptique, en écoutant MERMOZ faire l'exposé des buts du maquis communautaire. Pour le Front National et les F.T.P., l'essentiel c'était d'avoir les armes que leur refusait l'organisation de Londres. Tout en les comprenant, le maquis BARBU ne pouvait satisfaire à leur demande.

Ce fut mon premier contact avec ce grand gaillard, au regard franc rieur, qui, d'emblée, fut sympathique aux communistes. Nous ne devions nous retrouver qu'en 1946, pendant la campagne électorale pour l'Assemblée Constituante.

La sympathie dut être réciproque, puisque à l'occasion d'un exposé de MERMOZ sur la communauté, fait à l'ARBESLE en 1975, on apprit que Claude BELMAS, au nom du Front National, s'était opposé aux desseins des F.T.P., d'attaquer le maquis BARBU et de s'emparer de force des armes, objet de leur convoitise. Claude BELMAS a sans doute, ce jour-là, sauvé la vie de MERMOZ et de ses compagnons, en évitant une lutte fratricide.

MERMOZ et BELMAS se retrouvent en 1946, lors d'une réunion électorale, à MONTELMAR. En fidèle membre du P.C.F., BELMAS reprochait à BARBU sa candidature de "diversion" à l'Assemblée Constituante. Le contact fut cordial, mais il ne fut pas question de communauté, ni de coopérative, mais simplement de tactique et d'opportunités électorales.

La vraie rencontre de BELMAS avec la communauté, BOIMONDAU se fit de 1947 à 1950, dans l'action politique à VALENCE, à l'occasion du Mouvement des Combattants de la Paix.

La Paix ! La Paix ! La liberté ! Souvenons-nous ! La bombe H, la guerre froide. Toute la communauté s'est enthousiasmée pour ce combat pacifique. Nous relevons dans le Travailleur Alpin du 11 novembre 1950, la liste des membres du "Comité

basée sur les conventions collectives et respectant les principes communautaires et s'engageaient à réinvestir tous les résultats pendant 5 ans, tout en assurant à chacun une formation suffisante et bien adaptée.

"Un projet de développement économique était également dressé et mis au point, ainsi qu'un plan pour l'installation progressive sur le terrain de Massy des ateliers et des services.

"Hélas, toutes les décisions d'harmonieuse mise en place allaient se trouver bousculées du jour au lendemain.

"Faire vite. . .

La COTRAM, vendant ses locaux, se voyait contrainte de les évacuer avant le 15 janvier, sous peine de dédits importants. Ceci (qui apparut d'abord comme une catastrophe) se révéla par la suite comme une bonne opération, car la Marne, sortant de son lit, envahit les anciens ateliers de Neuilly-Plaisance.

"Mais, à partir de là, commença une étrange bataille au cours de laquelle les compagnons durent se bagarrer avec mille difficultés, en premier lieu avec le temps.

"Fin décembre, les locaux administratifs sont loin d'être terminés, l'atelier central (prévu pour une équipe de la SECS) est juste couvert. Voilà qu'il faut construire un nouvel atelier dans les trois semaines qui viennent, prévoir une nouvelle implantation des bureaux, accélérer la construction des installations électriques, monter une cantine, mettre debout un plan pour le transport des compagnons, dont la plupart auront plus de 30 km à parcourir chaque jour, acheter les véhicules nécessaires à ces transports, tracer les routes et niveler le terrain.

Il faut, dans le même temps, déménager les stocks, les machines, toute la paperasserie de l'administration. Il faut aussi mettre d'aplomb l'organigramme de la nouvelle affaire, et, alors que les gens se connaissent à peine, placer chacun au poste où il rendra le mieux, fondre en un seul les différents services commerciaux, comptables, etc.

"Faire vite, mais ne pas faire n'importe comment; improviser à longueur de journée, mais ne pas se tromper dans les décisions prises à l'emporte-pièce !

"C'est que la production n'attend pas. Les grandes chaînes de montage des usines SIMCA ne peuvent ralentir leur rythme et les compagnons qui sortent certaines des pièces qui vont équiper les Arondes, doivent être, de leur côté, au niveau de ce rythme.

"Les cadres dirigeants des deux groupes se complétaient.

"Tout cela fit que l'on en vint à examiner de près les possibilités d'un mariage sur le terrain de Massy. De nombreuses réunions eurent lieu, groupant autour de BELMAS (secrétaire de l'ENTENTE COMMUNAUTAIRE), les responsables des deux communautés.

"Tout fut abordé en même temps : l'étude des situations économiques, les perspectives financières et commerciales, les possibilités techniques. Enfin, il fallait que les gens se connaissent.

"C'est qu'au delà des situations économiques, il y avait les réalités humaines des deux équipes dont l'origine, les buts, les centres d'intérêt différaient sur bien des points. Il fallait brasser tout cela. Pendant les mois de novembre et décembre, les réunions furent multipliées qui mirent en contact les membres des Conseils, les responsables de services, et deux assemblées générales eurent lieu, groupant l'ensemble des compagnons.

"La Charte de la fusion

C'est à travers ces réunions que fut élaborée par les conseillers et soumis à la ratification des assemblées générales, un texte qui devint, le 9 décembre 1954, la véritable charte de la fusion.

"Les buts à atteindre

relancer l'élan communautaire des deux groupes humains en facilitant par leur réunion, la résolution des problèmes économiques et humains,

permettre au sein d'une communauté de 100 travailleurs les réalisations sociales et humaines qui ne sont pas possibles dans des groupes de 30 travailleurs;

créer une entreprise économiquement viable en visant un chiffre d'affaires de 500 millions par an, alors que des entreprises faisant moins de 250 millions par an sont en 1955 vouées à l'étouffement;

permettre aux cadres, techniciens, et compagnons des deux groupes d'améliorer leur efficacité en se spécialisant.

"Une dizaine d'articles fixaient les moyens à mettre en oeuvre, tant sur le plan économique, que sur le plan communautaire. Unanimes, les compagnons décidèrent d'adopter les méthodes de l'Organisation Scientifique du Travail, une rémunération

départemental des Combattants de la Paix" de la Drôme : sur 54 membres, 9 font partie de BOIMONDAU. Bien plus, sur les 12 membres du bureau, 5 sont membres de cette communauté de travail .

C'est donc au cours de ces deux années et par l'action avec les militants des Combattants de la Paix, que Claude fait vraiment connaissance de la Communauté de Valence, de son fonctionnement, et surtout des personnes de ce groupe.

BELMAS VIENT TRAVAILLER A BOIMONDAU

"Un des principes de la communauté était la tolérance la plus absolue en matière religieuse et politique. C'est sur la base de ce principe que s'explique mon entrée dans la communauté en 1943. Si le noyau de la communauté était constitué de chrétiens, elle était donc ouverte à d'autres courants spirituels. BARBU le voulait ainsi.

"A partir de 1947, les militants syndicalistes et communistes sont pourchassés dans les usines de la région. Pour eux, l'embauche était très difficile. C'est ainsi qu'ils furent nombreux à se présenter pour travailler dans la communauté. Dans la mesure des places disponibles, je les accueillais fraternellement. C'est ainsi que furent embauchés DEFRICHES, responsable C.G.T. des plâtriers, FAYARD, secrétaire du syndicat C.G.T. de la Métallurgie de Valence (et, à l'époque, président de la Caisse de Sécurité Sociale), CHAMPION, responsable syndical expulsé des Etablissements Crouzet, PEYRICHOU, conseiller municipal communiste, Président des Déportés de la Drôme, et bien, d'autres.... Dès 1946, Les camarades communistes avaient, avec l'accord de la communauté, constitué une cellule "Jacques DUCLOS" dans l'entreprise. La cellule publiait même un bulletin, imprimé par le service social: "Le Boîtier Montplaisir".

"C'est ainsi que, tout naturellement, Claude BELMAS vint chercher du travail à BOIMONDAU lorsqu'il fut remis de ses blessures faites par le tir des C.R.S. lors de la grève des cheminots de la gare de Valence.

"A cette époque, début 1948, tous les membres de la communauté étaient obligatoirement syndiqués au syndicat de leur choix : 68% à la C.G.T., 32% à la C.F.T.C. La communauté avait comme principe la "solidarité" la plus étroite avec la classe ouvrière. D'où sa participation à la manifestation de la gare de Valence.

"Un communiste ne pouvait qu'être à l'aise dans un tel climat fraternel. BELMAS, que j'avais embauché à l'entretien (nettoyage, chauffage), plus que quiconque. C'est là, début 1948, qu'il prit conscience du fait coopératif et communautaire. Membre du P.C.F., responsable du Comité Régional, il était un de ces militants forgés dans la

clandestinité et la résistance et, comme tel, sectaire. Il ne jurait que par les moustaches de Joseph Staline. Malgré les écoles qu'il suivit dans le Parti, sa culture marxiste était superficielle. A l'époque, sa connaissance du mouvement ouvrier du 19ème siècle était plus que sommaire. Des socialistes du 19ème siècle, il n'avait retenu que la condamnation par ENGELS du socialisme utopique.

Que d'accrochages verbaux n'avons-nous pas eu ensemble ! La communauté lui posait des problèmes nouveaux, inattendus. Très vite, il admit la sincérité de notre expérience et, parce qu'il était profondément communiste, il adhéra aux trois principes fondamentaux de la communauté : propriété collective et indivise des moyens de production, élection des responsables, nécessité absolue de la culture et de l'éducation.

"Mettant à profit notre immense bibliothèque, il s'instruisit à fond sur les coopératives, les communautés, les associations ouvrières. Combien de fois ne m'a-t-il pas dérangé pour discuter d'une idée ou d'un fait qu'il venait de découvrir !

"Trois mois après, la communauté prise à la gorge par la subite crise de l'horlogerie, dut se séparer des derniers embauchés. BELMAS fut du nombre. Promesse avait été faite du réembauchage dès que la crise serait terminée. Le 11 avril 1950 il fut réembauché comme secrétaire attaché à la Direction. Son rôle consistait à accueillir les élèves du Centre Horloger créé par Gaston RIBY, l'abbé GLASBERG et l'Organisation Internationale des Réfugiés... et la communauté BOIMONDAU. Début d'une nouvelle et passionnante aventure !

"L'Entr'aide Communautaire (association 1901) avec l'aide d'un prêt de l'Organisation Internationale des Réfugiés avait acquis le domaine de MIOLLIS pour y installer une Ecole d'Horlogerie, destinée à apprendre à des réfugiés politiques, diminués physiques, un métier dans la mécanique de précision. Deux coopératives communautaires furent ainsi créées simultanément et parallèlement à l'école ; "CENTRALOR et CADRECLAIR".

L'école a duré deux ans et a accueilli 120 élèves, réfugiés politiques d'Espagne, d'URSS, de Yougoslavie, de Turquie, de Tchécoslovaquie, de Pologne, de Bulgarie, de Roumanie, etc. ... Une vraie Tour de Babel ou, plutôt, la S.D.N. en miniature... La tâche de BELMAS était rude : il fallait accueillir, loger, nourrir ces réfugiés et leurs familles, mettre en place et contrôler le service médical et les cours de formation, tout cela en liaison avec les moniteurs de l'école et le service social de BOIMONDAU.

"Si, pour Claude, le contact était facile avec les réfugiés espagnols, rescapés des

1 plus 1 = 1 - DEUX COMMUNAUTÉS SE REUNISSENT :

C'est ainsi que fut annoncée dans Communauté (mars 1955), la fusion des deux communautés parisiennes, La S.E.C.S et la C.O.T.R.A.M., donnant naissance à E.T.M.

" Raisons d'un mariage

Il y avait dans la banlieue Ouest de Paris une Communauté, la S.E.C.S. (Société d'Etudes et de Constructions Spéciales), spécialisée dans l'élaboration, la construction et la mise en place de vannes automatiques pour cours d'eau. Son administration, son bureau d'études et son atelier étaient séparés les uns des autres, ce qui compliquait singulièrement les conditions de travail. Aussi, depuis un an, la S.E.C.S. avait acheté un terrain de 14.000 m² situé à Massy Palaiseau (au centre d'une région, en plein développement industriel), afin d'y regrouper ses différents services et d'y exécuter elle-même des travaux que, faute de place, elle était obligée de faire sous-traiter.

"A l'autre bout de la capitale, à cheval sur les communes de Neuilly-Plaisance (bureaux) et du Perreux (ateliers), la C.O.T.R.A.M., (Communauté Ouvrière de Travail des Métaux), se livrait à la fabrication de mobilier métallique et de pièces détachées pour l'industrie automobile. Sa rapide réussite sur le plan économique faisait qu'elle étouffait littéralement dans des locaux trop exigus, ce qui la mettait dans l'obligation de faire exécuter chez des sous-traitants une appréciable partie de sa production.

"Depuis plusieurs mois, son responsable, Raymond BARDEAUX était préoccupé par la volonté de donner la plus grande extension possible à sa Communauté. Une des conclusions de la dernière assemblée générale de l'ENTENTE COMMUNAUTAIRE avait été qu'il fallait développer au maximum le potentiel économique des entreprises communautaires, de manière à les rendre plus aptes à remplir leur rôle social. De cela, R. BARDEAUX était bien convaincu, de même qu'il ressentait toutes les difficultés qui assaillent le responsable (souvent unique) d'une petite communauté.

"L'idée d'une fusion était lancée. . .

La S.E.C.S. avait des cadres entraînés, une excellente administration, et un magnifique terrain; elle souhaitait s'adjoindre un atelier de production.

"La C.O.T.R.A.M. disposait d'équipes entraînées au travail de série, de compagnons animés par un haut esprit social; elle manquait de locaux et de techniciens.

CHAPITRE VI

L'EXPERIENCE GESTIONNAIRE
E. T. M. - 1956 - 1961

camps nazis, il eut quelques difficultés à admettre le contact de réfugiés politiques des pays de l'Est (pour la plupart des intellectuels) et plus encore à se faire admettre par eux. Communiste, résistant, antifasciste, il avait beaucoup de peine à surmonter son sectarisme de parti envers ces victimes des bouleversements politiques de leur pays. Des tensions se manifestaient, de plus en plus nombreuses; je dus donc le muter au secrétariat de direction à BOIMONDAU, dont j'assurais la responsabilité, parallèlement avec la direction de l'Ecole d'Horlogerie. C'est à lui qu'incombèrent alors la liaison, la coordination humaine et sociale entre la Communauté BOIMONDAU et l'ensemble du Centre Horloger (Ecole, Centralor, et Cadreclair). BELMAS tint cet emploi jusqu'en 1952, époque où, après le départ de Paul BREGEON, il prit en mains le grand service social de BOIMONDAU.

QUI CONNAIT ENCORE BOIMONDAU EN 1979 ?
HORMIS LA PETITE POIGNEE
GUERE PLUS TOUT COMPTE FAIT
DE CEUX POUR QUI BOIMONDAU
FUT COMME UNE ETINCELLE DE QUELQUE MAI 68 OFFERTE A LEURS 20
ANS
CE MOT LA
CE MOT MAGIQUE
NE DIT PLUS RIEN
RIEN DU TOUT

PAS MEME DANS LES COOPERATIVES
OU LES GROUPES

QUI ICI OU LA DE TENPS A AUTRE
LE REINVENTENT PLUS OU MOINS

ALORS
IL FAUT SITUER BOIMONDAU
BOIMONDAU LA CLE
LA CLE DE LA VIE DE CLAUDE BELMAS
COMME DE SES COMPAGNONS DE VEILLEES
DE CE MOMENT LA . . .

ET TOUT D'ABORD BOIMONDAU L'IDEE
Parce que - à présent - les lecteurs du livre de MERMOZ -
ou quelques étudiants en sociologie
peuvent rencontrer - connaître l'existence de BOIMONDAU LA REALITE
Mais l'idée-soleil, c'est bien autre chose !

BOIMONDAU
LE MOMENT D'UNE REINCARNATION PARMIS D'AUTRES

DE LA COMMUNAUTE CHRETIENNE PRIMITIVE

" ET TOUS LES CROYANTS EN MEME SOCIETE AVAIENT TOUT EN
COMMUN ILS VENDAIENT LEURS PROPRIETES ET LEURS BIENS
ILS LES DISTRIBUAIENT A TOUS SELON QUE CHACUN EN AVAIT
BESOIN"

Or, en ces années-là, de fin de guerre et d'immédiat après-guerre une sève jeune,
nouvelle, puissante, bouillonnait dans toute une partie de la population chrétienne.
Un vent de renouveau balayait les feuilles mortes du formalisme bourgeois, une
nouvelle jeunesse s'épanouissait.

Et tous les jeunes gens n'avaient plus qu'un désir : vendre leurs biens et, tout
partager. Et puis, être admis dans la chaude fraternité populaire.

BOIMONDAU, C'ETAIT TOUT CELA CONCRETISE D'UN COUP, D'UN SEUL.

Au sortir de la guerre, plus question d'ATTENDRE PASSIVEMENT
QUE LES CAILLES VOUS TOMBENT TOUTES ROTIES DANS LE BEC

Il y avait bien la fameuse promesse des LENDEMAINS QUI CHANTENT

Mais il y a tout de suite eu quelques petits récalcitrants, impatientes - des qui veulent
toucher, et pas seulement croire sur parole -
qui ont pensé que tant qu'à faire
le plus sûr,
c'est encore de s'en occuper personnellement, des lendemains en question

et - le lendemain succédant fort rapidement à l'aujourd'hui -
fallait s'en occuper tout de suite toutes affaires cessantes pas le moment de lambiner
de bailler aux Corneilles

ET BOIMONDAU FUT LE SYMBOLE DE CEUX QUI PREFERENT FAIRE TOUT
DE SUITE MENE SI C'EST RISQUE
QUE RISQUER D'ATTENDRE JUSQU'AUX CALENDES GRECQUES POUR
EVITER LE RISQUE DE FAIRE QUELQUES ERREURS OU DE SE SALIR LES
MAINS.

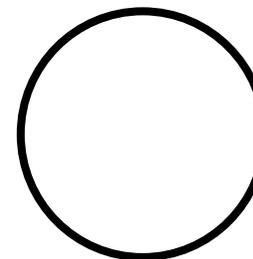
*Parce qu'il aimait profondément ce genre de communication
Sans que ce soit jamais cette sorte d'épanchement un peu mou et un peu lâche
Mais
Où se mêlait au récit
Tout ce qui avait été vécu
Et qui chaque fois était valorisé par tout ce qu'il y rajoutait sur l'inspiration du
moment
Et ce qu'il y mettait, venait du plus profond de lui
Et de nous
ET ALORS
C'était une anticipation
Une anticipation d'un monde communautaire
D'un monde de communion
dont nous avons la nostalgie
ET DONT IL AVAIT, LUI, LE PLUS PROFOND BESOIN*

*Ses amis l'ont connu là. Ses amis le sont devenus là.
C'est la que l'on pouvait ne pas prendre trop au sérieux les idéologies
Pour lesquelles on luttait
C'est la que l'on pouvait oublier les grimaces
Ou les masques*

*Le mot d'Illich "CONVIVIALITE" est bien la traduction moderne de cette réalité
communautaire qui a des racines millénaires et qui, en même temps, me semble le
seul ESPOIR dans un monde urbain où la solitude et la séparation sont devenues les
réalités les plus évidentes.*

*Cette aspiration communautaire, ce désir d'un monde en communion, nous y
entrons de plain pied avec CLAUDE.*

*J'ai l'impression que c'est là qu'il respirait
C'est là que nous l'avons aimé
Et cela me paraît le fil conducteur de son être profond
Par rapport à tout ce qu'il a pu faire avec nous.*



YVES REGIS se souvient :

En vérité, tous ces textes le montrent : BELMAS a joué un rôle important dans l'évolution des communautés de travail, la guérison de leurs maladies infantiles et leur rapprochement définitif des coopératives ouvrières de production. Et ceci, sans rien renier de leurs sources, ni de l'élan qui les avait fait naître.

BELMAS a ainsi préparé les vrais remèdes aux erreurs infantiles indéfiniment renouvelées et préparé l'éclosion de la véritable démocratie coopérative, matrice de responsables, le contraire du bavardage impuissant de la prétendue démocratie directe.

Mais c'est de l'AMI que je voudrais me souvenir.

Comme beaucoup d'autres copains, je l'ai surtout connu, à ce moment-là. Il a laissé pour nous tous une trace de lumière et de chaleur humaine (n'est-ce pas Frédéric, Jean, Henri et tant d'autres ?).

BELMAS étant un conteur

Parce qu'il était méridional

Parce qu'il aimait communiquer ainsi

Parce qu'après qu'on avait abandonné les longs échanges idéologiques c'était l'amitié virile

Cette sorte d'amitié qui peut aussi exister entre gens de sexe différent

Et qui est l'amitié entre camarades de travail et de combat Qui paraissait la chose la plus précieuse

Avec la confiance que cela implique et qui fait cette qualité d'échanges

Qui s'accommode si bien de l'humour et du rire

C'était peut-être une sécurité contre l'angoisse de la vie. C'était peut-être un retour aux sources villageoises.

Et les veillées avec BELMAS

C'était vraiment ça

Cette convivialité villageoise à la veillée On parle, on échange, on se tait, on chante

Pas besoin d'animation, ni de spectacle L'animation, on se la faisait,

Le spectacle, on se te donnait

ET BELMAS EN ETAIT TOUJOURS LE CENTRE

Parce qu'il contait

Parce qu'il charmait

LA MUTATION COOPERATIVE

La base de la formation coopérative et communautaire de BELMAS se situe donc dans sa période de travail à BOIMONDAU, de 1948 à 1954. Ce fut pour lui, il l'a répété à maintes reprises, une découverte. Il croit que le matérialisme dialectique n'a plus de secrets pour lui. Son assurance philosophique est extraordinaire. Dans ce domaine il a tous les culots. Heureusement, ses petits travers sont compensés par une pratique militante profonde. Forgé dans la lutte clandestine par son ami Jean MORIN (qu'il retrouvera d'ailleurs au Centre Horloger), il sait payer de sa personne infatigablement. C'est plus un homme d'action que de pensée... Jovial, bon vivant, jamais découragé, toujours le mot pour rire et par-dessus tout un humour extraordinaire.

Avec MERMOZ et d'autres, ils ont en commun un passé de militant du P.C.F. Mais les trois années de prison et de camp ont été pour MERMOZ trois ans d'étude, de réflexion. Si, à cette époque, il voit toujours le communisme comme l'avenir de notre civilisation, il a donné congé à l'Eglise communiste depuis 1943. Mais, s'il a pris ses distances avec le Parti, il n'en restait pas moins infecté par la syphilis totalitaire. Au fond, c'est toujours très difficile de s'en débarrasser, de cette infection.

De ces longues discussions avec BELMAS, dans le travail et à propos du travail quotidien et, bien sûr, longuement après le travail, je puis dégager quelques points qui me semblent essentiels:

Comment un militant communiste peut-il être un bon communautaire ?

Vaut-il la peine de consacrer nos efforts à cette expérience ?

Qu'en attendons-nous ?

L'usine communautaire est-elle l'usine socialiste de demain ?

Quel est son avenir ?

Que de discussions, que de paroles. On s'engueulait à ravir, puis nous revenions aux faits, à la réalité quotidienne et là, l'accord se faisait.

J'avais chargé Claude d'étudier le mécanisme de gestion de l'usine socialiste en URSS et dans les démocraties populaires. Il a fait de longues recherches, lu pas mal d'ouvrages, interrogé nos amis communistes qui avaient fait le voyage à Moscou. Petit à petit, il lui apparut que là-bas, la démocratie industrielle n'était qu'un leurre et que le système de gestion n'avait rien de démocratique. Des chefs, des directeurs imposés par la tutelle bureaucratique, tout-puissants, et des syndicats - croupions à leur service. Aucune comparaison avec la réalité coopérative que Claude vivait à BOIMONDAU, où tout le pouvoir était entre les mains d'Assemblées Générales, où tous les chefs étaient élus et révocables par cette assemblée. Cette constatation fut décisive pour Claude, pour son ralliement aux thèses coopératives.

La propriété collective et indivise des moyens de production fut sa deuxième surprise.... pas de patron, pas de propriétaire des moyens de production.... les parts de capital de la coopérative entre les mains du Comité d'Entreprise élu. Il constatait que les deux chevilles du monde capitaliste, le pouvoir et l'argent étaient abolis dans la communauté et cela marchait démocratiquement.... il était obligé d'en convenir, d'y participer.

La pratique coopérative laissait parfois Claude pantois. Souvent il était perplexe, s'interrogeait, venait m'interroger, c'étaient alors des dialogues interminables. S'il était d'accord sur la nécessité de la culture et de l'éducation, il faisait sans cesse des remarques, des objections sur ce qu'il appelait du nom de "terrorisme culturel". Il ne pouvait me comprendre, lui, le fils de bourgeois, renvoyé du lycée, ayant bénéficié de l'apport culturel de l'enseignement secondaire. Moi, je voulais le savoir pour ceux de ma classe, pour les ouvriers, pour les déshérités du savoir. Le peu que je savais, je l'avais arraché avec les dents. J'avais une conscience aiguë de l'aliénation culturelle des travailleurs.

L'instruction, la culture étaient, pour moi l'outil, l'instrument de notre libération. Pour diriger l'usine, pour participer à la gestion, il fallait comprendre les mécanismes économiques et d'abord les connaître. Nous étions confrontés à la terrible concurrence des capitalistes de l'horlogerie. Il était bien évident que, pour réussir, le savoir était pour nous une arme.

Nous avons envoyé BELMAS à la CEGOS, aux stages de Peuple et culture, aux Congrès de la Coopération Ouvrière de Production. Tous ces stages ont fait de lui un éducateur et un entraîneur d'hommes dans le sens coopératif. A BOIMONDAU, on lui doit la formation de la maîtrise, l'initiation au TWI. Avec et après Paul BREGEON il a continué l'application de la méthode "Peuple et Culture" dans les cercles culturels de BOIMONDAU. Que d'accrochages pourtant avec Benigno CACERES sur cette fameuse méthode "d'entraînement mental".

Quelle belle ruche intellectuelle, quelle université ouvrière que le BOIMONDAU de cette époque ! Nous avons formé des hommes qui, sans leur passage avec nous, n'auraient pas été ce qu'ils sont devenus par la suite. Trente ans après, j'en reçois toujours des témoignages émus- Claude y a contribué.

Mes relations avec lui ont toujours été des relations de copains. Il y avait bien la différence d'âge (14 ans). Nous avons bien des points communs, mais combien de différences ! Même formation politique au P.C.F. avec, pour moi, cet avantage d'avoir conforté ma révolte dans les plis du drapeau noir des anarchistes. J'étais aussi

Conseil de l'ENTENTE aura à en discuter.

"Voilà quelques-uns des points sur lesquels je voulais intervenir après la lecture de cette monographie."

La Communauté, objet de cette étude, était la COTRAM, peu avant qu'elle ne fusionne avec une autre communauté, la S.E.C.S., pour devenir E.T.M., dont BELMAS dut assurer par la suite la direction.

L'année 1956 s'ouvre dans ces conditions difficiles pour les communautés de travail. Les ressources de l'ENTENTE s'amenuisent. Le siège de l'ENTENTE est transféré rue de Charenton, dans la vieille gare de la Bastille. Dans un éditorial de Communauté (janvier 1956), BELMAS fait le point de la situation :

"NOS PROBLEMES

"La nouvelle année trouve les militants des Communautés de Travail faisant face à un certain nombre de problèmes.

"Pourquoi ne pas le dire ? 1955 s'est achevée pour plusieurs d'entre nous dans le pessimisme. Certes, les motifs de découragement ne nous ont guère été épargnés.

"Difficultés économiques, bien sûr, communes à la plupart des entreprises ! Mais d'autant plus ressenties chez nous qu'il s'agit d'affaires jeunes dont les responsables ne sont pas toujours, au départ, parfaitement armés pour gérer.

"Difficultés morales aussi. Et celles-ci ont énormément pesé sur la vie de la plupart de nos communautés. Cette année dernière, bien des choses auront été remises en question. Depuis dix ans, jamais nos buts et les moyens que nous comptons employer pour les atteindre, n'avaient fait l'objet d'autant de discussions.

Que sommes-nous ?

Que devons-nous être ?

Comment nous situons-nous par rapport à d'autres mouvements qui, dans le passé et aujourd'hui encore ont proposé une solution aux problèmes sociaux de notre temps ?

Quelles doivent être les règles à respecter pour que soient également compatibles l'efficacité industrielle de nos entreprises et nos principes de propriété, de promotion et de gestion collectives ?

Dans ce domaine, nous n'avons eu jusqu'à présent que des généralités et il est grand temps que nous aboutissions à des choses précises.

Quelles sont les différences fondamentales entre la Coopérative ouvrière de production telle qu'elle existe depuis une soixantaine d'années et la Communauté de Travail ?

"Le souci que la communauté ne soit pas dirigée par quelques-uns n'est pas justifié parce que, justement, il s'agit d'une communauté et que la charte qui nous régit, prévoit expressément que nul ne peut rester dans l'entreprise s'il ne devient associé et qu'il n'y a aucun obstacle à ce qu'il le devienne s'il en est jugé digne par ses camarades eux-mêmes.

"Tout cela me conduit à parler d'une autre caractéristique de ce groupe : le fait qu'un Comité d'Entreprise existe à côté du Conseil général. La même chose a eu cours dans d'autres communautés et, chaque fois, ce fut une source d'ennuis. Ce qui paraît choquant c'est que, à côté du Conseil de la Communauté élu très démocratiquement par l'Assemblée Générale, soit désigné un autre Comité dont on nous dit que sa fonction est celle qu'il a dans n'importe quelle usine capitaliste, qu'il doit s'occuper de tous les problèmes sociaux, culturels, etc.

"Les deux organismes sont élus par les mêmes gens - on tendrait donc à créer dans la coopérative communautaire deux pouvoirs distincts : l'un pour les affaires économiques, l'autre pour les questions humaines. Il peut y avoir ainsi rupture avec des principes sur lesquels reposent nos communautés de travail : l'indivisibilité des problèmes économique et humain. Si le même organisme ne gère pas la communauté sous ses aspects les plus différents, il y a un risque d'antagonisme auquel il nous faut prendre garde. Ce n'est qu'un signe, ce n'est pas une fatalité : mais c'est un signe à ne pas aggraver par une division des services ou des fonctions, lorsque celle-ci apparaît momentanément souhaitable.

"Je comprends, par ailleurs, fort bien que les camarades tiennent au terme de "Comité d'Entreprise". Je crois que ce qui est important encore une fois, c'est que le même organisme gère l'ensemble des intérêts du groupe et je ne vois pas d'inconvénient à ce que cet organisme s'appelle Comité d'Entreprise, Conseil de Gestion, Conseil Général ou d'Administration. . . Ce qui laisse entier par ailleurs, le rôle original de l'activité syndicale dans la vie du groupe, rôle sur lequel on est justement en train de réfléchir activement.

"Il y a, enfin, un dernier point qui, dans cette monographie, a retenu mon attention : c'est celui qui fait ressortir combien est peu connue, par les compagnons, l'ENTENTE COMMUNAUTAIRE. Il y a là un problème sérieux qui mérite de retenir l'attention de tous les dirigeants de l'ENTENTE. C'est vrai que, lorsque nous nous rendons dans une Communauté, nos contacts les plus étroits sont ceux que nous avons avec les Responsables et que les camarades de la base n'ont de l'organisme central des Communautés qu'une vision très floue, une idée souvent erronée. Il nous faut donc multiplier les occasions d'être en contact avec le plus grand nombre, et le

le militant qui avait payé (3 ans 1/2 de prison et de camp de concentration). J'étais aussi le résistant, l'homme des maquis une commune expérience donc !

Ce qui nous différencie, c'étaient nos mentalités, nos habitudes de vie provenant de notre passé, de notre enfance. J'étais l'enfant de la balle, le travailleur manuel , l'ouvrier qui avait toujours travaillé de ses doigts. Pour Claude, j'étais un "ouvrier" et c'est ce qu'il enviait en moi, sans se l'avouer, encore bien moins de le dire.

L'apprentissage coopératif et communautaire de BELMAS à BOIMONDAU a été fait aussi de refus têtus, de réticences. Le principe de rémunération à la valeur humaine n'a jamais été admis par lui, du fond du coeur. Encore moins la rémunération par la coopérative, des épouses au foyer. Il faut dire qu'il lui fallait une fois par semaine affronter la réunion des épouses. Daniel dans la cage aux lions ! Il s'acquittait néanmoins avec honnêteté de cette tâche, et pour cela, bien des choses doivent lui être pardonnées.

BELMAS ne pouvait comprendre que la rémunération à la valeur humaine, l'intégration des épouses, leur rémunération, leur participation à la gestion, faisaient partie du tissu communautaire ancré dans le passé et qui nous reliait tous. Sur ces questions il a, inconsciemment, été un destructeur de ce qui faisait notre espérance communautaire. Ainsi sont les hommes, avec leurs scories, comme avec leurs fleurs. BELMAS n'était comme nous tous rien qu'un homme.... et c'était sa grandeur.

Par son franc-parler, Claude m'a rendu de grands services. Après des assemblées houleuses, il venait me dire : " qu'est ce qui te prend, tu déconnes, tu es en train de te couper des copains, de devenir un pape". Cela suffisait pour que je m'interroge et me retrouve moi-même

Celui qui n'a pas été longtemps militant du Parti, ne peut comprendre les problèmes de conscience que la communauté vécue posait journallement à Claude. D'abord ce grand principe de la charte communautaire que BELMAS a libellé lui-même mais en 1954 !

"La tolérance est la règle impérative de la Communauté de travail. Chacun y demeure libre d'exprimer sa pensée, ses opinions. Il est seulement exigé des compagnons qu'ils appliquent honnêtement les lignes définies en commun après discussion".

Oui, BELMAS a écrit cela en 1954 et on mesure tout le chemin qu'il a parcouru depuis son entrée dans la Communauté.

Nous avons sur ce point, un témoignage émouvant de son attitude en 1949, lors de son entrée à BOIMONDAU.

"Quelles sont les choses qui t'ont séduit tout de suite à BOIMONDAU ? Bien sûr je t'explique une histoire par exemple quand j'étais ouvrier d'entretien et que je déchargeais le charbon, on arrêtait le travail tous les matins (on prenait à 7 h on arrêtait à 8 h 1/4 pour un quart d'heure casse-croûte classique - et c'est un des meilleurs souvenirs de ma vie. . .

C'est les boîtes de maquereaux au vin blanc que je m'empiffrais à ce casse-croûte du matin, j'en ai encore la saveur dans la bouche. Bon, tu sais, j'avais 25 ans, alors maquereaux au vin blanc ou pas vin blanc.... Bon.... Heu.... On arrêtait et puis on devisait par groupes de 2 ou 3. . . et moi, le deuxième ou le troisième jour que j'étais là, je me balade dans la grande salle des fêtes de BOIMONDAU et je vois qu'il y avait toute une série de journaux pendus au mur, à la disposition des gens qui étaient là, et je m'approche et je vois l'Humanité, le Travailleur Alpin - qui étaient des journaux du parti communiste, les Allobroges, journal sympathisant du Parti, et puis le Figaro, puis l'Aurore. Puis il y avait un canard littéraire. Je ne sais plus comment il s'appelait à l'époque. Bon... Et moi, je pique une crise, en disant : Quoi, Camarades, vous tolérez des torchons comme ça ici ? Mais que font les membres de la cellule - car il y avait une cellule à BOIMONDAU que font les membres de la cellule Jacques DUCLOS qui tolèrent des choses de ce genre ? Et les gars me regardaient avec des yeux grands comme ça, en me disant : " ça ne va pas, non ? " - Moi je dis " Comment ça va pas, mais j'exige une réunion de la cellule ce soir ou demain au plus tard pour qu'on en discute".

Moi, j'étais membre de la direction fédérale; j'avais beau être ouvrier d'entretien, les gars ils s'inclinent. On réunit la cellule le lendemain soir, on se réunit, et moi, boum, je tape sur la table, je fais un discours incendiaire sur la faiblesse, sur la lâcheté tout ce qu'on peut imaginer de plus bas comme attitude communiste et je dis "alors on va les arracher ces journaux ?". Les gars, ils me redisent " ça va pas ?" Mais ils me disent aussi "on est assez grand pour faire le tri". Nous on lit l'un, on lit l'autre et puis on partage. Ca a été la première fois (j'étais au Parti depuis . . . j'avais adhéré dans la clandestinité), ça a été la première leçon de non sectarisme que j'ai reçue et de presque peut-être de position adulte. Alors que j'avais déjà 25 ans et je te jure que j'en avais déjà vu pas mal derrière moi . . . Heu, où des gars m'ont dit "mais ça va pas ", on est capables de lire un truc, d'en tirer un autre et de comprendre pourquoi NOUS avons raison et les types - des gars très simples tu comprends - disant : "mais, si on a raison, forcément que ça apparaît dans nos journaux et que quand on lit un canard bourgeois à côté, on voit bien pourquoi on a raison". Qu'est-ce que tu voulais que je dise, que je réponde à ça ? Alors j'ai continué à vitupérer et à taper un peu sur

elle toute seule. Nous ne pouvons pas ignorer le monde qui nous entoure; ce monde sans doute injuste et plein d'imperfections, mais dans lequel se recrutent les membres, avec lequel nous avons de constants échanges. Ce monde-là, nous ne pouvons pas du tout avoir la prétention de le changer par un coup de baguette magique; tout en gardant nos perspectives, nous sommes tenus de compter avec lui. Les puristes ne manquent pas de tenter de nous embarrasser avec cela. Parce que nous tenons à ne pas nous couper des réalités quotidiennes (hors desquelles nous ne prouverions rien) nous ne nous sentons pas gênés. Que nous désirions aller vers un monde au sein duquel, tous les besoins pouvant être satisfaits, cette égalité-là du moins, sera une chose naturelle, c'est un fait qui n'est pas discutable. Que nous tenions compte de la nature actuelle des choses pour y arriver, c'est un autre fait. Contre l'égalitarisme en matière de rémunération, deux idées nous guident : la première, c'est un souci d'efficacité, si nous voulons des cadres capables, si nous voulons une production plus grande et de meilleure qualité, il nous faut faire en sorte que chacun individuellement y trouve profit, l'individu concourant ainsi à la réussite du groupe, l'intérêt particulier se fondant dans l'intérêt général.

"La seconde idée découle d'un souci de justice. Il n'est pas juste que soient rémunérés également des hommes dont le travail en qualité et en quantité diffère. Ce n'est pas juste pour le groupe auquel ils appartiennent et qui a besoin du meilleur travail possible.

"Ne pas vouloir tenir compte de cela, c'est aller au devant d'ennuis sérieux.

"Un autre problème qui paraît sérieux, c'est la place importante occupée par les stagiaires et les postulants par rapport aux compagnons. Ceci est assez nettement particulier à cette communauté. L'étude a montré que la proportion élevée des nouveaux est due à la rotation rapide du personnel. Et, pris par le désir de ne pas retomber dans une des ornières habituelles de la coopération, les dirigeants n'ont pas voulu qu'une minorité de membres puisse diriger l'entreprise communautaire, d'où leur décision de faire participer stagiaires et postulants à la gestion générale.

" Ceci peut être dangereux : c'est livrer la communauté à des éléments qui n'ont pas eu suffisamment de temps pour la juger et pour s'identifier à elle. En aucun cas la communauté ne peut être une sorte de moulin où l'on entre et d'où l'on sort à sa guise. Etre compagnon signifie beaucoup de choses. Entre autres, que l'on a pris conscience de certains problèmes, que l'on a décidé de faire corps avec le groupe, de sentir profondément que c'est avec celui-ci que seront résolus les propres problèmes individuels de chacun, que l'on se sent parfaitement solidaire des camarades avec lesquels on est engagé. Cet engagement suppose justement que l'on ait pu juger et être jugé par ses compagnons de travail, que l'on ait fait ses preuves.

radical, d'intempestif, de téméraire, d'audacieux, aurait-on pris le départ ? Qui donc a dit : " c'est par la porte étroite de l'utopie qu'on entre dans la réalité bienfaisante". L'essentiel est de ne pas rester dans l'antichambre.

"Ceux qui se sont lancés dans l'aventure que constitue la réalisation d'une communauté, poursuivent - avec plus ou moins de conscience, avec des nuances plus ou moins appuyées - certains au moins des buts plus ou moins rêvés, plus ou moins tracés par certains penseurs du temps passé, parmi lesquels Thomas More à qui je souhaite, en passant, d'être mieux connu parmi nous.

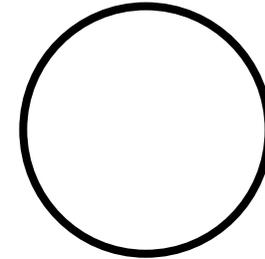
"Mais la grande chose nouvelle, c'est que les "penseurs en chambre" ont cédé le pas aux réalisateurs, aux hommes qui ont délibérément choisi de se colleter avec la réalité vive pour la dompter, l'assouplir, la façonner, à la mesure de leur idéal..

"Et c'est là qu'il nous faut rendre hommage au travail réalisé par les collaborateurs de notre Bureau d'Etudes Communautaires et Coopératives. L'étude à laquelle ils se sont livrés, résume toutes les difficultés, contient tous les thèmes de discussions qui sont débattus dans nos coopératives communautaires. Je crois, d'ailleurs, que s'il fallait trouver une justification aux communautés de travail, on pourrait en trouver une dans cette recherche permanente des meilleures formes d'organisation intérieure, dans cette inquiétude constante qui anime les compagnons et qui les fait s'interroger sur l'avenir de leurs réalisations; non l'avenir matériel (encore que celui-ci compte et occupe une place importante dans leurs préoccupations, nous le verrons plus loin), mais l'avenir de l'entreprise communautaire dans la Société de demain et la place qu'elle occupera dans la lutte pour l'instauration de cette nouvelle société.

"Les camarades de cette communauté parisienne cherchent, comme tous ceux de toutes les autres communautés de travail. Comme tous ceux qui, en différents points du monde, ne se contentent pas des vieilles structures établies. Chacun cherche à sa manière, avec ses habitudes, avec les particularités du milieu dans lequel il se trouve. Cela, c'est une richesse de notre mouvement. Il n'y a pas de schémas valables pour tous les groupes; chacun de ceux-ci doit trouver les formes qui lui conviennent le mieux. Ainsi, on m'avait demandé de dire ce qui différenciait cette Communauté des autres existantes. Je crois que, plus que cela, il est intéressant d'attirer l'attention de nos amis sur certains points particulièrement dangereux, ou apparus comme tels à la lumière d'autres expériences.

"Le premier de ces points concerne l'égalitarisme, que celui-ci existe ou qu'il soit à moitié dissimulé par un très grand écrasement de la hiérarchie. Beaucoup de ceux qui ont pensé de nouveaux systèmes sociaux, ont débouché sur l'égalitarisme. Mais nous, nous ne pouvons pas oublier que la Communauté de Travail n'est pas une Société à

la table, comme pour ne pas perdre la face.... Puis, en rentrant chez moi, j'ai gambergé et je me suis dit qu'au fond il y avait quelque chose qui était peut-être pas con dans tout ça; et ça l'était pas, effectivement. Alors, ce qu'il y avait de séducteur dans BOIMONDAU, entre autres - je te donne cette anecdote parce que je m'en souviens et parce que c'était dans les tous premiers jours que j'étais là . . . ce qu'il y avait de séducteur c'était cette vie collective extraordinaire, tu comprends, tu sais que chaque jour il y avait une activité culturelle payée pendant le travail, comme du travail".



CHAPITRE V

L'ENTENTE COMMUNAUTAIRE 1953 - 1956

communauté et les organisations de la classe ouvrière. Il peut y avoir des incompréhensions, des mésententes passagères sur des points de détail. Ce ne peut être très sérieux. L'expérience prouve que lorsqu'on s'explique franchement sur tous ces points, on aboutit très rapidement".

Ce lucide rapport fut approuvé à l'unanimité par l'Assemblée Générale de L'ENTENTE COMMUNAUTAIRE.

Nous suivrons donc l'activité de l'ENTENTE à travers l'activité de son secrétaire général. Nous avons pour cela les numéros de Communauté. Il en parut trois en 1955 (février, mars, avril), puis le relais fut assuré par les deux numéros de Communauté et Vie Coopérative publiés en commun par l'ENTENTE COMMUNAUTAIRE et le Bureau d'Etudes Coopératives et Communautaires, dirigé par Henri DESROCHE. En 1955, Communauté prend le format journal, plus accessible aux compagnons des communautés. BELMAS innove, en organisant périodiquement des Assemblées de Chefs de communautés. Une première réunion de ce genre a lieu le 12 février 1955. On y traite des problèmes de la communauté et des syndicats et du rôle du chef de communauté, "chef d'orchestre de l'entreprise". Un service d'organisation industrielle, dirigé par l'ingénieur des mines BETINAS, assisté de Jean HEINEMANN, entre en fonction en avril 1955.

BELMAS nage là-dedans comme un poisson dans l'eau. Enfin, il a une tâche à sa mesure. Il accumule des données expérimentales extraordinaires. La Post-face qu'il donne à l'ouvrage de DESROCHE et MEISTER "Une Communauté de Travail dans la Banlieue Parisienne", est significative. Nous la donnons toute entière, car elle est représentative des problèmes des communautés à l'époque. Elle lui donne l'occasion de s'exprimer sur les thèmes de l'égalitarisme, de l'activité politique et syndicale dans les communautés :

"Au moment où je viens de terminer l'étude du manuscrit de cette monographie sur une de nos communautés parisiennes, je relis UTOPIE, l'oeuvre que Thomas More écrivit au début du XVIème siècle.

"En comparant mes deux lectures, en comparant l'histoire des six ans racontés par la monographie, et l'histoire de plus de quatre siècles qui nous séparent de Thomas More, il me semble que je comprends mieux l'une et l'autre. Comme si l'histoire de ces siècles avait déroulé en grand et au ralenti ce que l'histoire de ces quelques années a raconté sur modèle réduit et à rythme accéléré. Car il y a beaucoup d'expérience au bout de ces siècles et cette expérience même rend "l'Utopie" comme toute fraîche d'actualité. Et d'autre part il y a bien eu, disons, un grain d'utopie au démarrage de cette demi-douzaine d'années. Mais sans elle, sans ce qu'elle avait de

que la vie dans la communauté est trop absorbante, qu'elle les empêche de se consacrer à leur action de militant, nous croyons qu'il ne s'agit là que d'un problème d'organisation que chacun doit résoudre individuellement.

"Après toutes ces critiques, il reste encore une chose qui n'est pas toujours clairement formulée, mais qui existe et qui gêne quelques camarades, militants syndicaux : " Dans la Communauté les entend-on dire, on ne peut pas revendiquer et; dans ces conditions, à quoi sert le syndicat ?

"Ceci est vrai et faux à la fois. Ce qui est vrai, c'est que les formes de revendication ne sont pas, ne peuvent pas être les mêmes qu'ailleurs. Parce que les conditions sont toutes différentes. Quel sens aurait dans la communauté, la grève que pourrait déclencher un groupe de compagnons désireux de faire aboutir telle ou telle revendication ? Et qui pourraient-ils influencer ainsi ? Les décisions importantes sont toujours prises par l'assemblée générale des compagnons et ce n'est pas un patron qui dirige la communauté, mais un compagnon élu par les autres. Chacun a toujours le droit de proposer une solution et d'essayer de la faire accepter par les autres.

"Quant à l'existence du syndicat dans la Communauté, nous pensons qu'il ne peut être question d'en nier l'utilité.

"Deux raisons nous le font affirmer :

La première c'est que le fait d'appartenir à un syndicat témoigne de la volonté des compagnons de ne pas se couper des autres travailleurs. Il y a, dans la simple prise de carte, un acte de solidarité qui a déjà quelque importance. Nulle part ailleurs que dans les réunions syndicales, les compagnons n'apprendront à mieux connaître les difficultés, les misères de la classe ouvrière et son besoin de lutter pour en venir à bout.

"La seconde raison, c'est que le syndicat est une école à laquelle les membres des communautés peuvent apprendre beaucoup et dans la communauté la section syndicale a un rôle d'éducation très important à jouer.

"Tout cela est à faire, en tenant compte de la grande liberté qui règne chez nous, de la diversité des gens qui s'y retrouvent et dont certains n'ont pris conscience des problèmes sociaux que bien après leur entrée. C'est cette diversité qui nous vaut (notons-le au passage) d'être simultanément traités d'affreux bolcheviks par certains journaux et d'être dénoncés comme de dangereux réactionnaires, voire fascistes, par la section communiste de telle banlieue parisienne.

"Pour en finir, je ne crois pas qu'il puisse y avoir une opposition entre la

En 1948, Gaston RIBY lance à Paris, dans un local vétuste de la rue Mouffetard, l'ENTENTE COMMUNAUTAIRE. Le but de cet organisme est de répondre aux besoins des "Communautés de Travail" qui, à partir des principes de BARBU s'étaient développées de 1945 à 1948.

RIBY met sur pied un nouveau type de statuts coopératifs : "Les coopératives à forme communautaire". Très rapidement, il rassemble au sein de cette Entente plus de 72 "essais coopératifs" et 26 communautés de travail. L'ENTENTE COMMUNAUTAIRE est alors reconnue comme une organisation coopérative au sein de l'Alliance Coopérative Internationale, et Antoine ANTONI accueille ces Communautés au sein de la grande famille des coopératives de production.

Gaston RIBY quitte l'ENTENTE COMMUNAUTAIRE et MERMOZ propose Claude BELMAS au Conseil de l'ENTENTE. C'est une lourde tâche que de prendre la succession de Gaston RIBY, tant l'activité de cette "locomotive" était prodigieuse. En 1954, le bureau de l'ENTENTE COMMUNAUTAIRE se trouvait rue Cochin. Les années de travail à BOIMONDAU, les contacts amicaux avec RIBY ont préparé BELMAS à cette tâche.

Paulette raconte :

Bien sûr, Claude, je l'avais un peu connu à Valence, à BOIMONDAU. Mais pas tellement.

On était copains, mais on n'avait pas assez d'intimité. C'est à Paris que s'est créée cette amitié formidable

On a vraiment fait un bloc Il s'est trouvé que les deux hommes étaient très copains les deux femmes très copines et puis Rose aimait beaucoup RIBY, RIBY aimait beaucoup Rose moi j'aimais beaucoup Claude

Claude m'aimait bien.

On a vraiment eu une intimité à quatre qui a été quelque chose d'exceptionnel dans notre vie.

ET PUIS

ON AVAIT DES VIES ANALOGUES ON N'AVAIT PAS DE SOUS

ET ON ETAIT TOUJOURS PRETS A S'AMUSER COMME A CES SOIREES A L'ECLUSE

On ne bouffait pas tellement mais qu'est-ce qu'on s'amusait....

On avait le goût de la fête et on avait vraiment le goût de vivre.

*Pour un rien, il y avait une atmosphère de fête Il arrivait l'un
Il arrivait l'autre
Ca partait !
Comme ça !
Les deux hommes chahutaient énormément Nous on s'entendait très bien
Mais les deux hommes étaient vraiment comme deux gosses
ils chahutaient. . .*

*Souvent le samedi soir on allait à l'Ecluse...
on y écoutait Léo Ferré, Charles Trenet, d'autres. . . Barbara.. . . et puis après on
traînait le long des quais*

*Je pense que ce qu'il y avait de frappant
c'est qu'aucun de nous ne truquait
on était quatre
aucun des quatre ne truquait
c'est très rare
CHACUN ETAIT CE QU'IL ETAIT.*

*ET JE PENSE QUE CE QUI CARACTERISAIT CLAUDE ET RIBY C'ETAIT QU'ILS
ETAIENT ESSENTIELLEMENT DES ETRES AUTHENTIQUES*

*Ils n'avaient pas bon caractère, ni l'un, ni l'autre parce que si Claude paraissait
avoir bon caractère il ne l'avait pas tellement*

*RIBY, on voyait tout de suite qu'il avait très mauvais caractère
MAIS ILS ETAIENT AUTHENTIQUES*

*ILS AVAIENT UNE MEME CONCEPTION DE LA VIE
LA GENEROSITE
C'ETAIENT PAS DES ETRES QUI VIVAIENT POUR EUX*

*Chez Claude, ça se traduisait par son militantisme socialiste Pour RIBY, qui avait
été Chrétien Progressiste avant que ça existe, ça se traduisait par la seule foi qui lui
restait : l'amitié !
RIBY qui, à quatorze ans prenait cette devise qui lui est toujours restée, "je fonce ou
je défonce",
Était revenu de déportation,
profondément amer.
C'est pas la déportation qui l'a rendu amer
c'est ce qu'il a trouvé en rentrant*

commun.

"Tout cela, c'est du solide, c'est du réel, c'est. de la vie. Ce n'est pas de l'utopie.

"Qu'il plaise à certains de nous rattacher aux pensées des grands réformateurs sociaux du XIX ème siècle, à ceux que l'on a appelé les socialistes utopiques, et nous répondrons que nous ne prétendons nullement discuter sur les modalités de l'instauration du socialisme dans notre pays. Ceci, une fois encore, n'est pas notre but. Mais, ayant trouvé un moyen de vivre mieux et plus librement dans des entreprises où ne s'exerce plus (au moins directement, et nous y reviendrons) la dictature du capital, nous entendons continuer.

"C'est ici qu'une autre critique nous est adressée. On nous dit que la communauté fait perdre à ses membres le sens de leurs devoirs de classe. Et l'on nous cite le cas de tel ancien secrétaire de syndicat qui, devenu directeur d'une S.C.O.P., a perdu toute attache avec les prolétaires.

"Il serait aisé de répondre que ce fait ne se limite pas à des directeurs de sociétés coopératives ouvrières de production. Mais nous dirons qu'il y a dans cette critique une part de vérité. C'est vrai, la vie dans la communauté risque de provoquer l'enlèvement de certains camarades, parce qu'une partie des problèmes qui assaillent le travailleur dans une entreprise capitaliste, cessent de se poser ici : sécurité de l'emploi, liberté totale d'opinion et d'expression, garanties étendues pour les risques sociaux, moyens de se cultiver, salaires souvent plus élevés, etc.

"Cela, si on n'y prend garde, peut amener le travailleur à se détacher de tout ce qui se passe en dehors des murs de la Communauté..

"Il y a là un danger réel auquel il faut veiller attentivement. C'est aux responsables de la communauté, mais aussi et surtout aux militants syndicalistes qu'il appartient d'être vigilants à ce sujet. Il faut expliquer, convaincre, au lieu de disputer et de critiquer.

"A ceux à qui de meilleures conditions matérielles risquent de faire oublier que tout n'est pas résolu, il faut démontrer que la Communauté n'est libre qu'en partie, que la libération du compagnon n'est qu'apparente, qu'en fait il supporte, dans l'ensemble, les mêmes fardeaux que son frère des usines, des autres usines.

"Il y a en tout cas pour le militant ouvrier qui se trouve dans la communauté, la possibilité de militer mieux et plus que s'il était ailleurs. Car ici, il n'est soumis à aucune des contraintes qui, ailleurs, le paralysent parfois. Et si certains se plaignent

" Ils ont donc à coeur de vérifier les reproches, les critiques qui leurs sont adressés par certains militants ouvriers.

" Quels sont ces griefs ?

" Et bien, c'est tout d'abord un reproche d'ordre idéologique. On dit que le "Mouvement Communautaire" s'inscrit dans le cadre de tous les mouvements de division de la classe ouvrière, que la communauté fait diversion, qu'elle est pour les travailleurs une "voie de garage".

"Voyons un peu.

"Si, à une époque déjà lointaine, certains ont tenté de parler de révolution communautaire, la coupure qui se produisit entre ceux-là et l'ensemble des Communautés de travail a suffisamment montré la nette volonté des compagnons de ne pas se lancer dans la "concurrence révolutionnaire".

"Cela, il faut le dire bien haut. Il faut dissiper tous les bobards encore en circulation à ce sujet. Il faut être animé par un singulier désir de condamner à tout prix pour reprocher aux communautés de travail des pensées, des écrits, qui jamais n'émanèrent d'elles, que, jamais, elles ne reprirent à leur compte. Nous ne pouvons pas admettre que l'on vienne en 1954 nous juger sur les brochures publiées il y a huit ans par des gens n'ayant plus aucune attache avec nos communautés. C'est clair, c'est net, nous n 'prétendons nullement apparaître comme des révolutionnaires, notre action ne vise nullement à attendre des objectifs politiques.

"Ceci étant posé et après avoir essayé de nous présenter comme des réformistes, on prétend que nous nageons en pleine utopie, que notre système d'organisation est irréalisable. . .

"Alors, il nous faut revenir aux chiffres que nous indiquions ce matin dans le rapport moral. Il y a tout de même un millier de travailleurs qui, effectivement, sont organisés dans une quarantaine de communautés. Parmi celles-ci, une large moitié sont des entreprises industrielles dont l'effectif et le volume des affaires les classent dans la bonne moyenne des entreprises françaises. Cela existe depuis un certain nombre d'années. BOIMONDAU, la plus ancienne, va sur ses quinze ans.

"Certes, je sais que dans la société actuelle, la communauté fait un peu figure extraordinaire, genre mouton à cinq pattes. Mais ça existe avec ses structures particulières, avec sa démocratie intérieure véritable, avec ses caractéristiques parfois déroutantes pour qui n'y a jamais passé, avec surtout des tas de gens qui y croient parce qu'ils y vivent, qu'ils y travaillent qu'ils s'y dévouent, qu'ils gèrent en

*la déportation, au contraire,
il en était revenu
très, très épuisé physiquement
mais*

*AVEC UNE CERTAINE FOI DANS LES HOMMES MAIS
S'IL POUVAIT PAS COMPRENDRE LE MILITANTISME DE CLAUDE ILS SE
RETROUVAIENT SUR UN PLAN GENEUX LUI, IL AVAIT REJETE TOUT
MILITANTISME MAIS IL S'OCCUPAIT DE TAS DE GENS PARTICULIEREMENT
DE TOUS LES TRAVAILLEURS IMMIGRES ON VENAIT LE VOIR POUR TOUT
TANDIS QUE CLAUDE A GARDE JUSQU'AU BOUT SON MILITANTISME
CLAUDE NE POUVAIT PAS ETRE AUTREMENT QUE MILITANT
IL AVAIT DEJA EU D'ENORMES DECEPTIONS IL EN SOUFFRAIT BEAUCOUP
CLAUDE ETAIT UN TYPE PROFONDEMENT BLESSE MAIS IL AVAIT UN
FOND DE GAITE*

*Quand il était à la campagne avec moi tous les matins il m'en parlait
il me parlait de son militantisme de tout ce qu'il avait espéré
et il voulait rester militant jusqu'au bout.*

BELMAS, secrétaire général de l'ENTENTE doit d'abord faire sortir tous les deux mois le journal "Communauté". Un gros travail parce que journal doit être le reflet des espoirs et des difficultés des communautés adhérentes, de leur bouillonnement d'idées de novations, d'utopie et, aussi, de réalisme économique.

Elles se débattent pour faire passer dans le "réel" le vieux rêve des pionniers de Rochdale. Elles sont d'accord entre elles sur tout. . . et sur rien. . . , elles sont jeunes, impétueuses, créatives en diable. Pensez ! Les communautés veulent que l'homme soit heureux et libre. Elles ont choisi le travail et l'organisation pour réaliser ce rêve millénaire !

Nouveau secrétaire, BELMAS doit faire face à tous leurs appels; y compris financiers. Là, il faut dire que sa tâche a été facilitée par l'ami LACOUR, directeur de la Caisse Centrale de Crédit Coopératif. Pour le secrétariat général, cela représente des démarches, des visites et quels soucis pour les faire attribuer aux communautés naissantes ! Ces jeunes qui se lancent dans la bagarre coopérative, quels problèmes ! Il est si facile de qualifier leur part de rêve d'utopie. . . Il semblent "monter" comme dit Marx, à l' "assaut du ciel" et la difficulté est de savoir discerner dans leur impétueux élan ce qui est réalisable de ce qui n'a aucune chance d'aboutir.

La difficulté provenait de ce que les communautés "assises" installées, ayant pignon

sur rue, avaient oublié la part de rêve qui les avait, elles aussi, animées au départ. Elles étaient réticentes pour aider les jeunes équipes. Tâche difficile pour BELMAS.

Là-dessus, il savait être généreux, persuasif, revenant sans cesse à la charge pour obtenir la solidarité, la cohésion, l'amitié entre les communautés. Comme dans tous les groupes à effectif restreint, le problème des rapports entre personnes est capital. Cela ne va pas sans heurts, difficultés, et c'est au secrétaire général d'arbitrer. BELMAS s'occupe aussi de ce difficile rôle. Quel temps n'a-t-il pas passé pour réaliser l'Union Horlogère à Valence !

C'est que la situation des communautés de travail était ambiguë sur le plan des principes. Elles se voulaient continuatrices de l'élan communautaire originel et, en même temps, se sentaient des affinités pratiques avec les coopératives ouvrières de production.

Pour comprendre cela, il est bon de se remettre en mémoire la charte Communautaire.

organiser ou que nous disparaîtrons, que la bohème et un certain 'bon-garçonisme' ne sont plus de mise.

" Oui, le contrôle des temps est nécessaire pour savoir où nous en sommes, pour mesurer nos efforts sur le plan de la production, pour mieux connaître .nos prix de revient. Oui, le dépistage systématique des frais généraux est à mener rigoureusement et, seul, un contrôle budgétaire bien mis au point, nous permettra d'y arriver en même temps qu'il permettra aux responsables de suivre véritablement la marche économique de la communauté. Oui, il faut croire à l'Organisation Scientifique du Travail, car on ne peut plus aujourd'hui mener une affaire à l'aveuglette, en faisant de l'à peu près.

" Il y a certaines choses qui ne peuvent plus avoir cours aujourd'hui. Faire des meetings à longueur de journée, tenir d'innombrables réunions pendant l'horaire professionnel sur les sujets les plus divers, on ne peut à la fois faire cela et assurer la production indispensable à la vie de la communauté.

"Lorsque vous entrez dans une communauté et que, sur une douzaine de compagnons vous en trouvez à peine plus de la moitié qui travaillent, parce que l'un (qui est conseiller municipal) tient une permanence à la mairie, qu'un autre est allé s'occuper d'une oeuvre philanthropique, pendant qu'un troisième et un quatrième sont partis pour tenir une permanence syndicale, vous comprenez bien que cela ne peut pas durer et qu'il faut intervenir et faire entendre à ces compagnons qu'il y a un temps pour tout, mais qu'il faut qu'il y ait nécessairement le temps de produire....".

On s'agitait beaucoup, à l'époque, dans les communautés de travail, sur les rapports entre les communautés et le mouvement ouvrier. Ces rapports, depuis 1945, ont toujours fait l'objet d'interminables discussions à l'ENTENTE, Au moment où BELMAS prenait la direction de l'ENTENTE COMMUNAUTAIRE, la vie d'un certain nombre de communautés de travail était littéralement empoisonnée par des différends politiques et syndicaux opposant les compagnons entre eux. Dans son rapport à l'Assemblée Générale, à sa manière, il emploie le problème :

" Cela ne peut plus durer. Il faut que nous éclaircissons les choses de manière à balayer ce malaise.

"Jamais les compagnons n'ont pensé qu'ils cessaient d'appartenir à la classe ouvrière parce qu'ils étaient dans une communauté de travail. Ils ont, au contraire, en différents endroits, proclamé leur solidarité avec l'ensemble des travailleurs et l'article 9 de la Charte Communautaire le précise.

nos communautés n'attirent pas les hommes possédant une bonne formation technique ou universitaire. Si nous sommes fiers à juste titre des substantiels résultats auxquels nous sommes parvenus avec des gens issus de la base, formés sur le tas, nous n'avons pas le droit d'ignorer tout ce que peuvent nous apporter les gens qui viennent des écoles. Combien d'erreurs, combien de tâtonnements auraient été épargnés, seraient encore épargnés à certaines de nos équipes, si celles-ci avaient eu au départ le technicien nécessaire. Seulement, ce technicien qui vient d'un milieu où le mot "communauté" ne signifie rien (comme il n'a rien signifié pendant de longues années pour nous qui sommes là), n'est pas pressé de rejoindre un groupe où son apport ne sera rémunéré que d'une manière à peine supérieure à celui du manoeuvre.

" C'est encore une sottise que de croire que nous trouverons toujours parmi nous les gens capables d'assurer avec honneur les plus importantes fonctions. La communauté ne doit pas devenir une entreprise de nivellement par le bas. Elle permet, au contraire de l'entreprise capitaliste, de donner des responsabilités à tous ceux de ses membres qui en sont le plus capables. Elle ne prétend pas faire monter n'importe qui n'importe où. La bonne volonté est indispensable, mais elle ne supplée pas à tout et il a été faux à une époque, de laisser croire que chaque compagnon avait dans sa poche un brevet de chef de communauté. Si nous ne trouvons pas chez-nous l'homme nécessaire, il nous faut le prendre à l'extérieur et cela sous-entend, bien sûr, qu'on le paie à sa valeur.

"C'est pour nous une tâche très importante, très urgente que de détecter des cadres possibles et d'aider à leur formation. Quoi qu'en pensent certains de nos camarades, le danger de laisser se créer un esprit d'embourgeoisement n'augmentera pas en faisant appel, lorsque cela sera nécessaire, à des techniciens de l'extérieur. Avec eux, nous avons la possibilité de mener nos communautés vers un développement toujours plus grand, ce qui entraînera obligatoirement l'ascension des compagnons les plus capables. C'est l'égalitarisme au contraire qui sclérosera nos communautés, qui sombreront dans une quiète médiocrité."

Ca, c'est du BELMAS lucide, clairvoyant, dénonçant les erreurs gauchistes, intervenant pour ramener au sens des réalités nos bouillantes communautés. Laissons-lui encore la parole :

" Autre source de gros ennui : nous n'acceptons pas de nous plier aux méthodes éprouvées de gestion. Nous manquons de formation, c'est vrai, mais aussi, par une espèce de sentimentalisme hors de saison, nous refusons trop souvent de mettre en application des méthodes qui ont fait leurs preuves.

"Redisons que l'organisation industrielle paie, que nous consentirons à nous

C H ARTE DES COMMUNAUTES DE TRAVAIL

1°) Propriété sociale et indivise des biens de production, de telle sorte que, jamais, cette propriété ne puisse devenir propriété individuelle, ni donner droits sociaux, sur la rémunération et la gestion.

2°) Avoir une assise économique saine.

3°) L'Assemblée générale des travailleurs doit détenir les pleins pouvoirs qu'elle peut déléguer, en totalité, ou en partie, à des responsables ou à un Conseil élu qui, en outre, assiste et contrôle le Chef de Communauté.

4°) Election des responsables à la double confiance.

5°) Règlement de la Communauté fixé à l'unanimité.

6°) Avoir des organes d'information tels que chaque compagnon soit tenu au courant des actes et problèmes de la Communauté.

7°) Poursuite d'un but éducatif, c'est à dire tendre réellement à l'épanouissement complet des membres qui composent la Communauté.

8°) Ne comporter aucune exclusion de quiconque, en raison de ses tendances politiques, religieuses ou philosophiques, ni faire de distinction de race, de sexe ou de nationalité.

9°) Manifestation d'une solidarité avec le monde extérieur et notamment avec le monde ouvrier.

10°) Rémunération ne devant tenir aucun compte des apports en capitaux. Rémunération ne devant pas tenir compte seulement de la valeur professionnelle.

11°) Une diffusion des responsabilités, pour que la gestion, même si elle est menée par le Chef de Communauté ou par le Conseil, soit la résultante du travail de chacun et de tous.

12°) N'admettre aucun salarié non compagnon, sauf pendant la période d'adaptation et d'initiation.

Votée à l'unanimité en 1953, remaniée, modifiée maintes fois, cette charte était le minimum commun des principes qui devaient guider les communautés pour réaliser leurs buts propres.

D'accord sur le fond, certaines communautés l'étaient moins dans son application.

Comme secrétaire et animateur de l'ENTENTE, BELMAS était au coeur des contradictions résultant de l'application de ces principes. Et ce n'était pas une mince affaire !

Chacune des communautés, dans un élan vital et jeune, posait tous les problèmes à la fois : propriété collective ou non des biens de production, hiérarchie des salaires ou égalitarisme, encouragements sociaux à la famille, élections des responsables. . . Les communautaires doivent-ils être syndiqués ou non ? Si oui, à quel syndicat ? . . .

Et puis les éternels problèmes qui surgissent dans les groupes entre dirigeants et dirigés

L'ENTENTE était le lieu géométrique où se croisaient toutes les influences. C'était un foisonnement d'idées, un affrontement passionné. L'éducation, la formation, furent au premier plan des préoccupations de BELMAS. Il fut, avec Henri DESROCHE, le promoteur de cette succession de journées d'études, d'assemblées générales, de sessions de formation, qui se succédèrent à l'ENTENTE de 1953 à 1957.

Peu à peu, cependant, les crises aidant, le bon sens et le pragmatisme né de la dure confrontation avec la réalité, entraînaient les grandes communautés vers des méthodes et des réflexes de productivité, Influencé par sa formation rationaliste et matérialiste au Parti communiste et arrivant de BOIMONDAU, où il s'était occupé de la formation des cadres et de l'application du système Bedeaux et des stages TWI, BELMAS allait apporter à cette ENTENTE COMMUNAUTAIRE trop sentimentale, un souffle nouveau et réaliste.

C'est ainsi que l'assemblée générale des communautés préparée par BELMAS dès son accession au secrétariat général de l'ENTENTE, fut, elle, très importante. Le mieux est ici de le laisser s'exprimer lui-même, en reproduisant de larges extraits de son Rapport Moral et de son compte rendu de l'assemblée (d'après Communauté de juin 1954) :

"Cette assemblée était composée de 94 compagnons délégués, élus de 37 communautés de Travail. 8 communautés, quoique adhérentes, n'étaient pas représentées. Une vingtaine d'amis y participaient.

"Fin 1953, 45 communautés de travail représentaient un total de 805 travailleurs, dont 610 compagnons et :

1.377.837.469 Frs de chiffre d'affaires
350.164.754 Frs de salaires distribués
En 1951, le chiffre d'affaires s'élevait à 687 millions
En 1952, il atteignait 931 millions.

"Par branche professionnelles nous avions :

Menuiserie, charpente	8 communautés
Métallurgie	3 "
Bâtiment	4 "
Electricité	2 "
Horlogerie	8 "
Textiles, habillement	3 "
Literie	2 "
Etudes	2 "
Agricoles	1 "
Divers (cadres, travaux sous-marine, confiserie, photo, lunetterie)	5 "

" L'horlogerie reste très largement en tête, puisqu'elle représente 8 entreprises, 410 travailleurs, 466 millions de chiffre d'affaires".

A cette assemblée décisive, BELMAS obtient la création de quatre fédérations régionales : NORD, SUD-EST, SUD-OUEST, et Région Parisienne (FECOPA). Il propose également la création d'une Commission d'arbitrage pour donner à l'ENTENTE, tout en respectant l'indépendance de chaque communauté, les pouvoirs d'arbitrage et d'intervention qui pouvaient être nécessaires.

Claude dénonce alors :

"Deux erreurs qui nous ont fait grand mal :

"C'est d'abord l'égalitarisme; que celui-ci revête une forme ouverte ou qu'il ne soit qu'à demi apparent, il est aussi nuisible.

Pratiquer l'égalitarisme, c'est vouloir nous priver de cadres. Or, nous avons besoin de cadres. Il est symptomatique que, sauf de rares exceptions,